Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 120

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : la demeure ensorcelée
Autor: Demesse, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257597

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 19 avril 1908 | N° 120 | Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Une étrange pénalité

Un de nos confrères signale, tout en s'informant si le fait est exact, qu'en Angleterre les femmes médisantes étaient condamnées à porter une muselière. Et pour bien prouver qu'il ne s'agit pas là d'une fantaisie humoristique, on a reproduit et gravé l'image de quelques-uns de ces engins qui existent encore en assez grand nombre. Dans le Cheshire, il y en a treize, dans le Lancashire cinq ou six, autant dans le Staffordshire, et un seulement dans le Derbyshire. Ce qui tendrait à prouver que les femmes du Derbyshire étaient plus économes de leurs paroles que celles du Cheshire.

On ne saurait contester cette pénalité appliquée par les tribunaux anglais pour la dernière fois en 1824. En effet, on appliquait aux représentantes du sexe faible, coupables de diffamation, la muselière. Ce supplice a fonctionné en Angleterre et en Ecosse durant quatre siècles.

On l'infligeait aux femmes volontairement médisantes, ainsi qu'à celles dont les écarts de langage, le nervosisme, l'irrésistible attrait des « potins », entraînaient à en dire trop long sur les personnes, jusqu'à nuire à leur réputation, à leur honneur.

Après un jugement sommaire, on passait la muselière à l'imprudente et un constable la promenait sur la place publique, pendant un temps déterminé, la conduisant ainsi au moyen d'une laisse attachée à la muselière.

Cette coutume de museler les dames a vraiment existé. L'extrait d'un jugement en date du 3 juillet 1741, en fait foi. Voici la teneur :

« Elisabeth, femme de Georges Holborn, « a été punie de deux heures de muselière « à la croix du marché, à Morpeth, par or- « dre de MM. Thomas, Gait et Georges Ni- « cholls, alors baillis, pour paroles scanda- « leuses et injurieuses envers plusieurs per- « sonnes de la ville, et, notamment, envers « les dits baillis. »

L'ingéniosité britannique créa de nombreux modèles de muselières plus ou moins baroques, les unes en forme de casques, les autres sous l'apparence de masques ; mais la plus pratique, le plus usité, fut celui qui consistait en un cercle de fer contournant la tête et retenu au niveau de la bouche par un demi cercle perpendiculaire se moulant sur le crâne. Tous étaient munis d'une lame métallique à introduire dans la bouche pour paralyser la langue.

On donnait aussi à cet appareil les noms de « bride des commères » ou « bride des bavardes ».

En dehors des endroits signalés plus haut, on conserve de ces muselières en plusieurs musées municipaux, à Newcastle, à Ludlow, à Worcester, etc. et dans des cabinets d'antiquaires. On en a découvert, il y a quelques années, tout un lot à Edimbourg, dans l'ancien château des comtes de Moray. Aux archives de Worcester, on peut lire cette note datée de 1658 :

« Payé pour réparation de la muselière « pour museler les femmes querelleuses, « avec l'achat de deux cordes pour la même, « un schelling et onze pence. »

Quelques-unes étaient armées d'un système de torture permettant au constable de maîtriser la patiente en cas de rebellion.

Cet usage était cruel, direz vous ? Certes, mais combien est plus cruel parfois une pointe, une saillie, un mot, souvent dit sans intention de faire blessure. Que de malheurs ont été causés par l'abus de la parole !

La sécurité des relations sociales est essentiellement basée sur cette forme égoïste de la bienveillance qui s'appelle la discrétion. Il faut être bien sûr de l'esprit dans lequel on verse confidences ou appréciations sur autrui, pour ne pas s'exposer à voir filtrer, au dehors, les unes et les autres.

Or, sait-on le chemin que fait la médisance et son mode de marche ? Elle va très vite et grossit en route. C'est une boule qui s'augmente des malveillances, des haines ou même simplement des légèretés qu'elle traverse. Partie quelquefois d'un trait d'esprit comme une bulle de savon d'un flot de mousse, elle n'a pas souvent la bonne fortune de crever inoffensive et de disparaître sans trace. Une parole méchante semble un noyau central, attirant, par affinité, toutes les mesquineries errantes et la personne qui l'a prononcée la nie souvent de bonne foi, ayant peine à la reconnaître sous les agglomérations qui la difforment.

Quant à la femme médisante par méchanceté, c'est un fléau social. Aussi, quand on sait tout le mal causé par une femme médisante, on est presque tentée de réclamer le rétablissement de la muselière pour pas mal de dames contemporaines. Mais, ce jour-là, il ne faudra point lésiner sur la commande des muselières : les élues ne manqueront pas !

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

Jacob, couvert de loques déchiquetées, au milieu de tout cet attirail, près de cette femme, si complètement belle, et bien que dans sa posture suppliante, avait pourtant l'air du maître. Il semblait transfiguré.

Un Jacob Mayermann qu'il ne connaissait pas apparut à Van Felst.

Le juif, tout à coup se leva.

Il prit la main de la jeune femme, qui se leva à son tour et suivit Jacob.

Tous les deux, ils pénétrèrent dans la grande salle.

Le juif prit place en face d'un couple et la danse continua de plus belle.

Mais, alors, Jacob aperçut Van Felst, qui se tenait blotti dans un coin, où il se dissimulait le plus possible.

En le voyant, il lança une imprécation terrible !

Les danseurs disparurent aussitôt comme par enchantement... et Van Felst demeura seul, tremblant de tous ses membres...

Subitement l'obscurité se fit autour de lui.

Plus de fleurs, plus de clartés, mais l'obscurité épaisse et la solitude profonde.

Instinctivement, le Hollandais comprit qu'il allait se passer quelque chose d'effroyable.

En effet, quatre chevaliers, à la visière baissée, bardés de fer, parurent, l'épée nue au poing, tandis que douze pages, vêtus de rouge, qui les accompagnaient, portant chacun une torche dont la lueur rougeâtre et vacillante éclairait sinistrement ce lieu tout à l'heure scintillant et si animé.

De rechef, les cheveux de Van Felst se hérissèrent.

Les chevaliers, en un clin d'œil l'eurent couvert de chaînes et entraîné, muet et tremblant toujours suivis par les pages impassibles.

VII

Ils arrivèrent bientôt dans une grotte, au fond de laquelle, sur un trône, entourée de cent hérauts d'armes, une femme, une horrible mégère, une vieille sorcière édentée, hideuse, se trouvait assise.

Une chouette, qui fixa le bonhomme avec opiniâtreté, s'appuyait sur l'un des bras du trône de la vieille et lança soudain dans l'air une note rauque, lugubre, épouvantable.

Alors, la sorcière fit un signe...

Van Felst, plus mort que vif, comprit que sa dernière heure était venue...

Il s'agenouilla... et recommanda son âme à Dieu.

Trente lames nues brillèrent sur sa tête.

Plus de doute, il allait périr.

Conte de Pâques

Il y avait une fois une jolie petite miss américaine, si riche que depuis sa plus tendre enfance elle avait pu exaucer tous ses désirs... j'entends par là qu'elle avait possédé tous les objets qui lui avaient fait plaisir, ce qui ne veut pas dire qu'elle était parfaitement heureuse... (bien au contraire !) puisqu'elle cherchait en vain le bonheur sans le rencontrer.

Parvenue à l'âge de vingt ans, miss Margaret Holan était recherchée en mariage par un nombre invraisemblable de prétendants qui tous l'accablaient de compliments de protestations et de riches cadeaux. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que ces hommages s'adressaient moins à elle qu'à son immense fortune ; aussi éprouvait-elle un secret dépit en songeant que sa personne et ses très réelles qualités restaient absolument indifférentes à ses plus fervents admirateurs.

Puis, à force d'être comblée de présents de toutes sortes, que les libres habitudes de son pays lui permettaient d'accepter sans façon, la jeune fille en était arrivé à être blasée sur les plus jolies choses ; un bouquet de violettes de deux sous lui aurait fait plus de plusir qu'une épingle de diamants.

Au momment de Pâques, une véritable avalanche d'œufs de toute sorte et de toute dimension envahit la maison de miss Margaret. Sa gouvernante, la fidèle Harriet Dickson, était chargée de récompenser largement tous les porteurs de paquets, puis elle disposait dans le vaste hall d'entrée tous les envois accompagnés respectivement de leur carte de visite. Un mot banal de remerciement, écrit à l'avance, tenait lieu de réponse à chacun.

Le soir venu, la jeune Américaine se décidait à examiner les œufs de Pâques. Combien elle aurait souhaité de connaître la pensée intime de ceux qui les avaient expédiés ?... Ce magnifique écrin, contenant deux perles du plus pur orient, venait d'un banquier millionnaire aussi vaniteux que ridicule ; cet autre, avec un bracelet de camées, était le don d'un vieux savant ennuyeux comme la pluie et d'une avarice proverbiale ; un livre superbement relié représentait l'œuvre incomprise d'un poète décadent... Et dans tous ces témoignages de sympathie elle aurait voulait découvrir un cadeau, si simple soit-il, envoyé par un ami sincère...

Tout en continuant de passer en revue les meveilles de goût et d'originalité, destinées, hélas !... à lui faire plaisir et qu'elle accueillait avec une si navrante froideur, elle avisa tout à coup, dans un coin, un humble panier à salade en fil de fer, bourré tant bien que mal d'une poignée de foin odorant et contenant tout simplement une douzaine d'œufs rouges (pour être rigoureusement exact, avouons qu'il n'y en avait que onze...) Oh ! la bonne suprise et comme miss Margaret devint subitement joyeuse ! Quelqu'un avait donc eu l'intelligence de croire qu'elle serait sensible à une *attention* et non pas à une *valeur ?...* On pouvait donc la juger simple et bonne, comme elle était réellement malgré son opulence, pour ne pas craindre de lui envoyer une si naïve offrande ?... C'était là, sûrement, le don d'un ami, de quelqu'un qui se rappelait son goût pour la salade d'œufs durs... Avec qui en avait-elle donc mangé de si bon appétit ?... Elle se revit soudain au lunch d'une chasse à courre, dans la forêt de Chantilly, en tête-à-tête avec le jeune duc de Fierville... Partagé entre son amour de la peinture et le souci de ses fondations humanitaires, il est peut-être le seul qui n'ait jamais aspiré à la main de la jeune fille... Et cependant il serait peut-être le bienvenu...

Raoul de Fierville n'avait pas ce rare mérite d'avoir adressé le vulgaires œufs rouges à sa blonde amie. Il s'était au contraire évertué à faire fabriquer exprès pour elle l'une des plus ravissantes bagues artistiques qu'il soit possible d'imaginer ; il en avait composé lui même l'ornement qui était de style renaissance et combiné avec un goût exquis. Puis, ayant hésité sur la manière d'offrir ce joyau, il s'était souvenu du renom d'originalité attaché à toute personnalité américaine, et avait trouvé fort drôle d'insérer le bijou dans un œuf qu'il s'était empressé de faire durcir et de teindre en rouge ; mais le hasard, qui arrange pour le mieux certains événements, avait détruit complètement le projet bizarre de notre héros.

Le duc gardait à son service depuis une dizaine d'années déjà son frère de lait, Charles Colas, brave garçon de la campagne, dont l'étourderie et la légèreté égalaient la bonté d'âme ; on ne pouvait lui en vouloir de ses oublis, de ses erreurs, de ses sottises même, car on le savait serviable, dévoué et extrêmement généreux.

Chargé de porter au plus vite le panier à salade à miss Holan, qui habitait le parc de Neuilly, l'honnête groom résolut de faire cette course à bicyclette et attacha l'étrange cadeau à son guidon ; comme il était toujours distrait, il se trompa de chemin, et, sans trop savoir comment, se trouva en quelques instants au boulevard de la Révolte.

Lorsqu'il s'aperçut de sa méprise, il examina curieusement ce quartier d'aspect si misérable, ces pauvres huttes de chiffonniers qui n'ont pour tout horizon que les talus pelés des fortifications... Il se sentit envahi d'une immense tristesse à la vue de ce lamentable paysage et se promit bien d'indiquer à son bon maître cette banlieue qu'il ne connaissait sans doute pas et où l'on recruterait facilement de nouveaux pauvres... Comme il en était là de ses réflexions, un petit garçon de sept à huit ans vint lui demander la charité... Charles fouilla dans sa poche, il avait oublié son portemonnaie ! Alors, sans se douter le moins du monde de l'importance de son aumône, l'excellent garçon prit un œuf rouge et le donna au jeune mendiant.

Avons-nous besoin d'ajouter que cette fragile enveloppe contenait le précieux bijou !

Charles reprit sa course en hâte et fit sa commission consciencieusement sans avoir le moindre romords de son larcin et se disant à part lui que Monsieur, à sa place, en aurait fait tout autant.

Quelques jours après, le duc de Fierville ayant été rendre visite à la jeune fille, reçut d'elle des remerciements pleins d'effusion... Elle avait trouvé sa carte au fond du panier, « après avoir, disait-elle gentiment, deviné quel ami était suceptible d'une attention aussi délicate, d'un présent aussi simple, aussi agréable, et qu'elle préférait certainement à tous les bijoux dont on l'avait sottement comblée... »

Le pauvre duc n'y comprenait pas grand'chose et ne savait que répondre, lorsque précisément on introduisit un petit mendiant, ceux-ci ayant toujours leurs entrées chez la bonne miss, lorsqu'ils insistaient auprès d'Harriet Dickson pour lui parler en particulier. Déjà elle se levait pour chercher dans un meuble à portée une bourse réservée à ses aumônes particu-

---

VIII

Tout s'effaça. Tout disparut : la sorcière, la chouette, les hérauts d'armes, les pages, les chevaliers.

Il ne vit plus, à travers son évanouissement, qu'un homme qui le regardait avec des yeux ardents.

C'était maître Jacob Mayermann.

— Je me suis créé, en haine des humains, un monde qui m'appartient, lui dit-il d'une voix lente et terrible. D'où te vient ta témérité ? Tu mériterais un châtiment exemplaire ! Il me prend envie de te faire périr dans d'effroyables tortures ! Mais non !... Tu vas sortir !... Malheur à toi si tu dis un mot de ce que tu as vu !... Va-t-en !...

Les yeux du vieux juif étincelaient, pendant qu'il prononçait ces terribles paroles.

Soudain, un bruit retentit. Maitre Jacob Mayermann avait touché quelque ressort caché.

Van Felst sentit une énorme secousse, et fut vivement projeté hors de l'endroit où il gisait inanimé.

Il sortit de son évanouissement, et, à son grand étonnement, il se retrouva dans la rue.

Le grand air l'avait ranimé.

IV

Il se tâta et fut fort satisfait de se retrouver intact.

Le jour commençait à poindre.

Le crépuscule bleu faisait place à une clarté plus grande...

La ville s'éveillait.

Van Felst courut d'une seule traite chez ses amis et raconta ce qui s'était passé...

On le railla. On le traita de rêveur, de visionnaire, de fou...

Il persista dans son affirmation.

Le jour même, Van Felst racontait, pour la centième fois peut-être, ce qu'il avait vu.

Le bruit s'en était répandu à travers la ville et de toutes parts on accourait pour interroger le négociant.

Déjà même, les autorités ayant eu connaissance des faits révélés par lui, se disposaient à l'envoyer quérir afin qu'il répétât devant eux son étrange récit. Il y avait sorcellerie, à coup sûr. Il était urgent de sévir contre Mayermann

Dieu seul savait de quelles calamités les habitants d'Amsterdam pouvaient être menacés, si ce juif immonde — c'est ainsi qu'on s'exprimait — restait en liberté dans la ville.

Tout-à coup, le tocsin sonna.

Un incendie considérable venait de se déclarer dans le quartier des Juifs.

Van Felst s'informa.

C'était la demeure de Jacob Meyermann qui brûlait !

Vainement on essaya d'y pénétrer. Vainement on essaya d'éteindre le feu.

Pendant deux jours, les flammes léchèrent les murs.

Quand l'incendie se fut éteint, plusieurs magistrats, guidés par Van Felst, visitèrent la demeure du juif. Le négociant traversa les diverses salles qu'il avait parcourues.

Bientôt, il arriva proche de l'endroit où, pour la première fois, il avait vu appa-